

ÉLIE PRESSMANN

LA CHASSE

SOMBRE CLAIRE

MON ÉMILE

L'OISELLERIE

+

APPENDICE

des recettes gastronomiques de l'auteur

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

# L'INTÉGRALE PRESSMANN

La composition et l'ordre des volumes ont été établis en concertation  
avec l'auteur.

## Les Volumes

### Tome 1

Vlan !

Quel temps est-il ?  
Parlez-moi d'amour...

### Tome 2

L'Autre, ou le jardin oublié  
De la fuite dans les idées  
Alex & Bobby

### Tome 3

C'est toi Vincent ?  
Le Jour et la Nuit  
La Solitude de l'œuf avant l'omelette

### Tome 4

La Chasse  
Sombre Claire  
Mon Émile  
L'oisellerie

+

Appendice des recettes gastronomiques de l'auteur

## DISCRÈTEMENT VÔTRE

Je ne crois pas connaître un autre auteur de théâtre qui cultive le paradoxe subtil porté par une discrétion souriante – qui peut finir par être culpabilisante ! – comme Élie Pressmann.

Nous nous connaissons depuis longtemps. Je l’avais croisé non loin de la Galerie 55 – époque où luisaient déjà moins brillamment les feux des cabarets-phare, comme *La Fontaine des Quatre Saisons*, *La Colombe*, *Le Petit Pont*, *Le Port du Salut* ou *L’Écluse*, dans lesquels, débutants, puis épanouis, Ferré pensait au *Bateau espagnol*, Béart aux *Comptoirs de l’Inde*, Barbara aux *Amis de Monsieur*, Moustaki au *Lézard* et Brel au *Grand Jacques* – s’en était-il aperçu ?

Élie Pressmann chantait alors à La Chanson Galande, tandis que son compère, Pierre Richard se produisait à la Galerie 55. L’un comme l’autre se jouaient de la poésie lunaire tout en ne se posant que sur un seul pied. Jamais le même et jamais tout à fait à côté de la plaque. Mais, je crains fort qu’il ne s’en souvienne pas, même si – et toujours aussi paradoxalement – il n’oublie jamais rien.

Enfance et adolescence volées, il n’a pu effacer totalement les souvenirs des siens, certes, mais des autres aussi. Aujourd’hui encore, les fumées d’Auschwitz ne peuvent se dissiper, sauf pour ceux qui pensent qu’il ne s’agit que d’un « *détail* ». Élie Pressmann, au moment où on ne l’attendait pas, publie un « *Journal fragmentaire* » de ce qui voudrait être un « *roman* » et qui est un témoignage bouleversant – aux qualités théâtrales certaines, comme le souligne, à juste raison, dans sa préface, Bruno Allain : *L’inconnue en rouge et noir* (1).

Poète, chanteur, comédien au théâtre et au cinéma – Ah, ce plan furtif dans *Vie Privée* : Élie Pressmann surpris et ravi d’être en face de Brigitte Bardot dans le film de Louis Malle ! – agent artistique, directeur administratif et aussi romancier, Élie a tout pratiqué pour survivre et vivre sans se trahir. Fidèle à son idée de l’humain.

Dès notre première vraie rencontre, il était tel qu’il est aujourd’hui – seule la couleur de ses cheveux a changé, bien sûr. Nous l’avions reçu, Micheline Attoun et moi, dans notre appartement

– qui faisait alors office de bureau de *Théâtre Ouvert* – pour lui dire que nous avons été émus en lisant *La Chasse*. Mais, que nous avons ri, aussi.

Il en fut, à son tour, ému et cachait son émotion et son interrogation derrière un regard discrètement distrait : quoi, nous allions publier – et faire jouer – la première pièce que nous avons lue de lui ?

Et comme un bonheur n'arrive jamais seul, le maquettiste retenu avait trouvé que le nom de Pressmann avait un « N » de trop (en première de couverture alors que sur le dos, il y en avait deux, justement). Le livre sorti (2), il nous avait fallu coller une pastille sur la couverture avec un « ...N » suspendu, mais tenace ! Élie en avait beaucoup ri, nous moins ! Mais quelle métaphore : la vraie vie reprenait ses droits et nous faisait un pied de nez ; on a beau tirer la chasse, il en restera toujours quelque chose d'incongru.

Toujours le paradoxe, quoi !

Élie me demande de préfacier le volume quatre de ses œuvres complètes et je dois remonter le temps : ces pièces-là sont ses premiers textes !

Qu'importe, au fond. *La Chasse*, *L'Oisellerie*, *Sombre Claire* et *Mon Émile* ont un point commun : donner la parole aux naufragés de la vie, qui se refusent à la résignation. Et, en plus, c'est du théâtre et pas de la parole verbale. Ça bouge, encore. Heureusement.

C'est que Pressmann ne parle du passé – le sien comme celui des autres, le nôtre aussi donc – que pour nous dire, comme l'un de ses maîtres, Beckett, que nous sommes toujours en face d'un monde qui n'en finit pas de mourir tandis qu'un autre n'en finit pas de naître !

Élie Pressmann garde la tête froide, réchauffée par un sens de l'humour et de la dérision singulier, même si tout cela masque une authentique sensibilité.

Ce théâtre-là – y ajouterai-je *Le Jour et la nuit* ? – d'Élie Pressmann, s'il fallait le résumer, c'est : amour, délices et morgue... mais, avec modération.

**Lucien Attoun**  
24 novembre 2006

(1) Éditions de l'Amandier

(2) Éditions Stock, collection Théâtre Ouvert

# LA CHASSE



Devant son miroir, le pessimiste dit :

« Tu vieillis, tu es laid et tu vas mourir »

L'optimiste dit :

« Tu vieillis, tu es laid, mais tu vas mourir »

## PERSONNAGES

<b>Le Supérieur</b>	(voix enregistrée)
<b>Greta Duluc</b>	Infirmière-secrétaire-technicienne de surface
<b>Mme Dugond</b>	Gardiennne
<b>Clovis</b>	Sans Domicile Fixe
<b>Éva</b>	Jeune femme
<b>Adrien</b>	Jeune homme
<b>Comédien A.</b>	Augustin Delaforme Albert Adolphe Anton Un nourrisson Un prêtre Un éboueur Un croque-mort Avocat Angelo Alex
<b>Comédien B.</b>	Baruch Rzjadjinski Bernard Benjamin Boris Un enfant Un condamné Un éboueur Un croque-mort Brocureur Baptiste Bobby

## PREMIER TABLEAU

Une grande salle d'attente qui pourrait se situer dans le sous-sol d'un groupe hospitalier.

Un immense escalier en plein centre du plateau. Très large en bas, il s'amenuise au fil des marches pour finir tout en haut, de la largeur d'une porte automatique.

Décor assez sinistre. Carrelage, murs suintants, lumière artificielle crue.

Un bureau de secrétaire dans un coin. Armoire métallique. Vieux canapé.

Un haut-parleur phalloïde, suspendu au plafond, descend pour transmettre les ordres de la direction et reprend sa place après chaque message.

*La pièce commence à l'heure où le personnel de jour prend son service.*

*Gréta Duluc est en scène avec la panoplie de la parfaite ménagère : balai-brosse, serpillière, seau, pelle etc.*

*Du haut de l'escalier, elle saupoudre de la sciure dans un large et beau geste de semeuse. Durant toute la scène, elle astique et fait le ménage.*

**Gréta**

Ah ! Encore du vomi. Ah ! Encore de la pisse. Je vais encore manquer de sciure. Tous les jours c'est la même chose. Ils pourraient faire attention, quand même quoi, et prendre leurs précautions avant de venir. À croire que ce ne sont que des larves. Des tubes digestifs sans muscles. Pas de sphincters, pas de zygomatiques, pas de prostates, enfin plus rien, des trous, oui c'est ça, une multitude de trous à vous en donner le vertige, des baudruches percées de part en part, fuyant de tous côtés. Pourtant ils marchent encore sur leurs membres postérieurs quand ils arrivent. Évidemment, l'inquiétude peut provoquer un certain relâchement, l'angoisse aussi bien sûr, la peur quoi, oui, mais enfin, non, quand même, quand on fait partie de l'espèce, tout au moins quand on croit faire partie de l'espèce, ou qu'on joue à se faire

croire et à faire croire aux autres qu'on fait partie de l'espèce humaine, on n'a pas le droit de se laisser aller totalement, comme une bête. L'Homme doit garder en n'importe quelle circonstance une certaine dignité. Sinon où va-t-on ? C'est l'anarchie, n, i, ni, c'est fini ! Y'a plus de limites ! Tiens, en voilà encore un tas que je n'avais pas vu. Des mégots, des crachats, des papiers froissés. Il y en a encore plus qu'hier. Il faut dire à leur décharge (à leur décharge... ce que je suis drôle) il faut dire qu'ils sont de plus en plus nombreux. Enfin ça ne change rien à mon problème, ce métier devient très pénible. Je vais demander une augmentation au Supérieur. Y'a pas de raison ! Irma a bien obtenu 20 %, pour « Bons et Loyaux services », alors qu'elle travaille de nuit. Et la nuit, c'est connu, il y a moins de surveillance à assurer. Pourquoi 20 %, je vais demander 25 %, au moins. Y'a pas de raison. Il faut aller de l'avant ! Raymond me l'a toujours dit : « Il faut gravir un à un, mais continuellement, les barreaux de l'échelle sociale et hiérarchique, sans jamais s'arrêter les deux pieds sur le même barreau. Car il suffit d'une paille, d'un nœud, d'une malformation du bois, le barreau pète et l'on retombe en bas de l'échelle, brisé à jamais. En revanche, si le poids du corps est justement réparti sur deux barreaux, il est très rare, pour ne pas dire impossible, que deux barreaux pètent en même temps. Ah ! C'est quelqu'un mon Raymond. Il a beau être charcutier et soi-disant primaire (son boudin d'hier était délicieux,) il a raison mon Raymond. Je vais demander 30 %. Raymond-Raymond, que je t'aime, que je t'aime !

*Crachouillis dans la colonne sonore qui descend pour se mettre en place, puis on entend la voix du Supérieur très trafiquée, presque synthétique.*

Supérieur      Mademoiselle Duluc !

Gréta            Monsieur le Supérieur.

Supérieur      Bonjour, Gréta.

- Gréta** Bonjour, monsieur le Supérieur.
- Supérieur** Nous avons beaucoup de monde aujourd'hui ?
- Gréta** (*compulsant son fichier*) Je n'ai pas encore classé toutes les fiches, monsieur. J'ai fait le ménage jusqu'à présent. Je n'ai pas encore eu le temps. Je vais manquer de sciure. Ils souillent de plus en plus, monsieur le Supérieur. Il faut dire à leur décharge...
- Supérieur** À leur décharge... ce que vous êtes drôle, Gréta !
- Gréta** Oh ! merci, monsieur le Supérieur. Il faut dire qu'ils sont de plus en plus nombreux et que je suis seule à faire tout le travail.
- Supérieur** Je sais, Gréta.
- Gréta** Je fais tout mon possible, monsieur le Supérieur...
- Supérieur** Je sais très bien, Gréta. Mais je ne vous fait aucun reproche et vous êtes mon employée préférée.
- Gréta** Je n'en peux plus. Ils souillent de plus en plus. Si vous pouviez me donner, si je pouvais avoir une augmentation de 10 %, je n'en peux plus (*éclatant en sanglots*) même 5 %...
- Supérieur** Allons, allons Gréta, gardez votre calme. Vous viendrez me voir ce soir et je vous ferai quelques attouchements.
- Gréta** Vraiment, monsieur le Supérieur ?
- Supérieur** Mais oui, c'est promis.
- Gréta** Oh ! merci, monsieur le Supérieur !
- Supérieur** Eh bien, maintenant, séchez ces vilaines larmes et votre serpillière et au travail !

Gréta

Oui, monsieur, je vais ouvrir les portes.

*Tandis que la colonne remonte, elle range son balai et tous ses accessoires dans l'armoire et revêt sa tenue de secrétaire-infirmière.*

Ah ! ça, dès qu'on le pourra, dès que Raymond se décide à me demander ma main, je flanque ma démission et on se retire à la campagne. Et nous mènerons alors une vie calme et paisible, entourés d'une multitude de petits cochons que nous élèverons en toute liberté et que nous engraisserons de façon savante et biologique afin de leur procurer un juste équilibre de chair, de sang et de lard. Et quand ils auront atteint le point culminant de leur forme, nous les accrocherons à l'étal de notre charcuterie, qui sera toute lustrée, toute brillante, toute pimpante. Moi, je serai à la caisse avec une blouse de soie rose et Raymond sera à son billot en bois debout avec un joli complet de boucher en toile pied-de-poule très près du corps avec un grand tablier blanc immaculé en travers de son torse. En guise de persil, je leur mettrai dans les oreilles et les naseaux des trèfles à quatre feuilles, des narcisses, des chrysanthèmes, des orchidées... Ah ! Raymond ! Mon Raymond... épouse-moi... vite !

*Elle sort. Noir.*

*Dans un grand charivari de bruits insolites, de voix mêlées à des sons concrets, de chaînes agitées, de portes grinçantes, dans une lumière variant d'intensité, de la pénombre à des éclairs fugitifs, l'entrée et l'installation des personnages de la pièce, réels ou fictifs, c'est à dire le Comédien A., le Comédien B., Adrien, Éva, (plus une vingtaine de mannequins revêtus des costumes des autres personnages ayant à intervenir au cours de l'action et que les comédiens A. et B. endosseront au fur et à mesure), se fait et forme un groupe assez compact. Un brouhaha de foule dans une salle d'attente avec bribes de phrases jaillissant de-ci, de-là :*

– *Attention – Doucement – Excusez-moi*  
– *Chacun son tour – Allons, allons, messieurs*  
– *S’il vous plait – Je suis convoqué à 9 heures*  
– *Moi j’ai un rendez-vous à 8 heures, connard*  
– *Laissez-moi rire – Faites seulement...*  
(*ad libitum*)

*Puis immobilité et silence total.*

*La lumière remonte. Les personnages, réels et mannequins sont au garde-à-vous tandis que Gréta un dossier à la main les passe en revue pour en faire l’inventaire. Puis elle retourne à son bureau et dit à l’interphone :*

**Gréta**                    Quand vous voudrez, monsieur le Supérieur, je suis prête.

*Clovis entre en courant, poursuivi par madame Dugond, la concierge. Il a l’air assez éméché.*

**Dugond**                Monsieur ! Monsieur ! Je vous dis que vous n’avez pas le droit d’entrer ici sans convocation et de plus dans cet état quasiment éthylique !

**Gréta**                    Encore vous ! Vous n’avez pas de rendez-vous, alors non ! Je vous ai déjà dit ça hier, que vous serez prévenu le moment venu. N’ayez crainte, vous pouvez compter sur moi. Je vous appellerai.

**Clovis**                    J’ai pas le téléphone.

**Gréta**                    Je vous écrirai.

**Clovis**                    Je suis Sans Domicile Fixe. SDF ! Je vagabonde. J’erre depuis toujours. Errant pour ne pas avoir de bignole ! Parce que les bignoles, ça me fait vomir quand j’en vois !

**Dugond**                Oh ! Vous entendez ça, mademoiselle Duluc ! J’ai fait ce que j’ai pu pour l’empêcher d’entrer mais je lui parle poliment et voilà comment ça répond. Malappris ! Odieux personnage ! Vieux dégoûtant !

- Clovis**            *(a un haut-le-cœur en la regardant)* Mademoiselle Duluc, faites-la sortir, sinon je ne répons pas des spasmes de mon estomac.
- Gréta**            Ah ! Non ! Je viens de nettoyer ! Soyez gentille, madame Dugond, laissez-nous.
- Dugond**          Mais je ne... *(haut-le-cœur de Clovis)* Mais je... *(haut-le-cœur de Clovis)* Mais... *(haut-le-cœur de Clovis)*
- Gréta**            Allez, allez, je passerai ce soir dans votre loge pour vous faire un petit câlin.
- Dugond**          Ce que vous êtes bonne, mademoiselle Gréta ! À ce soir. *(revenant sur ses pas)* Monsieur Raymond va bien ? *(haut-le-cœur de Clovis)*
- Gréta**            Oui, oui, très bien, merci, à ce soir.
- Madame Dugond sort.*
- Clovis**            Merci, mademoiselle Gréta.
- Gréta**            Mademoiselle Duluc ! Je vous prie. Et maintenant qu'est-ce que je vais faire de vous ? Vous ne passerez pas aujourd'hui, vous le savez bien. Vous n'êtes pas programmé.
- Clovis**            Laissez-moi tenter ma chance. Je resterai bien sage, bien immobile. Je me ferai tout petit dans un recoin de marche.
- Gréta**            Non ! Inutile d'insister.
- Clovis**            Il fait si froid dehors, il y a tellement de monde partout, tant de bruit, tant d'indifférence. Impossible de trouver une grille ou un banc pour vous allonger, impossible de trouver un pont pour vous abriter ou une bouche de métro pour vous réchauffer le cul, pas même une bouche humaine pour vous réchauffer l'âme. C'est pas une vie... *(un temps)* Alors ?

**Gréta** C'est bon. Restez ! Mais je vous préviens, pas de saletés ! Sinon, la porte ! (*désignant les coulisses*) L'autre !

**Clovis** Oui, oui, mademoiselle, c'est promis.

*Tous les autres, vrais et faux personnages, sont restés groupés en tas.*

**Gréta** (*compulsant son fichier*) Bien, nous allons commencer.  
« AUGUSTIN DELAFORME »  
ET BARUCH RZJADJINSKI ! »

*Augustin se détache du groupe. Belle prestance, démarche souple et élastique du culturiste fier de son corps. Il se présente à Gréta.*

**Augustin** Augustin Delaforme, mes hommages.

*Il se met dans un coin de marche pour exécuter quelques exercices d'assouplissement et quelques pompes au sol.  
Bruits de foules divers et Baruch s'anime et se détache à son tour du groupe de mannequins.  
Augustin se relève pour se présenter à lui.*

Augustin Delaforme. Cigarette ?

**Baruch** Baruch Rzjadjinski, comme ça se prononce : R.Z.J.A.D.J.I.N.S.K.I. Non, merci.

**Augustin** Enchanté. Du feu ?

**Baruch** Très heureux. Non merci.

**Augustin** Vous avez fait bon voyage ?

**Baruch** Assez.

**Augustin** Vous êtes venu par la route ?

- Baruch** Oui, oui, par la route.
- Augustin** Moi, j'ai fait du cent quatre-vingt-deux de moyenne !  
Qu'en dites-vous ?
- Baruch** Mazette !
- Augustin** Pardon ?
- Baruch** Je dis mazette ! Bravo, bravo. Très bien. Étonnant.
- Augustin** Oui, n'est-ce pas. Ce n'est pas mal. Cependant, je dois  
vous avouer que je possède une Super-Mac 2, vingt-  
quatre litres de cylindrée, à perfusion directe, double  
tubulure réalésée et triple arbre à cames dont deux en  
tête !
- Baruch** Évidemment, bien sûr.
- Augustin** Notez que même avec une Super-Mac 2, il faut se les  
faire les 182 de moyenne. Surtout sur du verglas. Et  
vous, beau temps ?
- Baruch** Oui, assez.
- Augustin** Sur quel genre de machine ?
- Baruch** Sans machine.
- Augustin** Sans machine ! ? !
- Baruch** Oui, oui à pied. Je suis voisin depuis toujours et je voulais  
profiter du soleil.
- Augustin** Vous êtes déjà venu ?
- Baruch** Non, non, c'est la première fois.
- Augustin** Moi aussi. Excusez-moi, c'est l'heure.

*Il va reprendre sa place pour sa gymnastique.  
En passant devant Clovis, celui-ci l'interpelle  
sans bouger.*

- Clovis** Vous n'auriez pas un mégot, je sors de prison, et ma femme est à l'hôpital.
- Augustin** *(l'ignorant totalement)* Pour conserver une parfaite condition physique, je mène une vie très régulière. À 6 heures, réveil, douche froide, toilette. 6 h 30, petit déjeuner à l'anglaise. À 7 heures commence l'entraînement. Tous les jours, footing pendant une heure. À 8 heures, je suis de retour au gymnase pour y faire des agrès et du tapis jusqu'à midi. Et vous cultivez-vous, votre corps ?
- Baruch** Peu, très peu, trop peu. J'aimerais bien pourtant, mais je cogite, je cogite sans cesse et je ne trouve jamais le temps de bouger.
- Augustin** Ah ! Oui, « cogito ergo sum » !
- Baruch** Eh oui, que voulez-vous, cependant « mens sana in corpore sano »
- Augustin** *(ne comprenant pas mais riant tout de même)* Bien sûr, évidemment. De 8 à 9, je travaille mes grands obliques et toute ma paroi abdominale. Tenez, vous m'êtes sympathique, essayez-la. Allez-y.
- Baruch** Comment ça ?
- Augustin** Frappez.
- Baruch** Vous croyez ?
- Augustin** De toutes vos forces.
- Baruch** Vraiment ?
- Augustin** Allez, je vous en prie. *(il se met en position pour encaisser en offrant son ventre)*

**Baruch** Bon, j'y vais, puisque vous insistez.  
*Il prend son élan et frappe un grand coup à l'estomac, Augustin tombe mais se relève immédiatement comme un boxeur, l'air toujours crane. Le ton est légèrement plus tendu.*

**Augustin** De 9 à 10, mes pectoraux, mes biceps, mes triceps et mes deltoïdes. De 10 à 11, mes trapèzes, mes dorsaux et de 11 heures à midi, mes fessiers, mes adducteurs, mes vastes internes et externes et d'une façon générale tous mes muscles de jambes. À midi, déjeuner diététique : crudités, grillade, fruits. Un seul verre de vin mais de qualité. Pas de café, pour garder mes nerfs. Ensuite une petite sieste jusqu'à 15 heures pour me détendre. À 15 heures, massage en profondeur pour me relaxer. À 16 heures, sauna pour me purifier. À 17 heures, séance de rayons pour me hâler le corps. À 17 h 30, lecture jusqu'à 18 heures : un propos d'Alain, une maxime de La Rochefoucauld, une phrase de Kierkegaard, une BD ou deux.

**Baruch** C'est bien, c'est très bien. Moi, pour entretenir mon parfait équilibre moral ou physique, je mène une vie tout à fait anarchique. Je me réveille et me lève à l'heure où mon corps et mon esprit y consentent. Je mange ce que je trouve au moment où mon estomac l'exige. Selon le temps qu'il fait et selon l'humeur de l'instant, je sors pour marcher au hasard de mes pas. J'aime le soleil, la pluie, le vent. Chaque saison correspond à une fibre de mon cœur. J'aime l'inconnu. Être vivant ou paysage. Homme, femme, végétal, animal ou minéral. J'aime faire connaissance. Échanger ou partager des états, des sensations, des croyances. Et je laisse mon corps se muscler ou s'amollir au gré d'une partie de ballon, ou d'une traversée d'un lac en barque ou à la nage. Tenez, voulez-vous que je vous dise, vous m'êtes également très sympathique. Puis-je me permettre d'essayer à nouveau ?

**Augustin** Mais certainement.

*Baruch lui décoche un uppercut à l'estomac, même jeu, Augustin tombe et se relève rapidement.*

*Éva se détache du groupe, suivie à distance par Adrien. Elle inspecte le décor puis s'approche de Gréta à son bureau.*

Éva C'est commencé ?

Gréta C'est permanent.

Éva Faut-il attendre longtemps ?

Gréta Vous avez une heure sur votre convocation ?

Éva Non.

Gréta Alors, cela ne dépend pas de moi.

Éva Je vous remercie, vous êtes bien aimable.

*Elle prend le centre de la scène, se refait un brin de maquillage et remarque dans le miroir de son poudrier, Adrien, resté à distance et silencieux. Elle allume une cigarette.*

Augustin *(allant à elle)* Augustin Delaforme, mes hommages.

Baruch *(de l'autre côté)* Baruch Rzadjinski, pour vous servir.

Augustin Bonne route ?

Baruch Beau temps ?

Augustin Moi, je me sens en pleine forme.

Baruch Pas trop fatiguée ?

Augustin Avez-vous rencontré le verglas ?

Baruch Du soleil ?

- Augustin**      Moi, j'ai une Super-Mac 2 !
- Baruch**        Avez-vous lu le dernier Le Clézio ?
- Augustin**      Vingt-quatre litres de cylindrée !
- Baruch**        Et l'avant dernier Modiano ?
- Augustin**      Vous aimez la vitesse ?
- Baruch**        Son style s'est affirmé et affermi tout en restant comment dirais-je... elliptique... mais heureusement de plus en plus...
- Augustin**      Moi, je lis des philosophes de 17 h 30 à 18 heures.
- Baruch**        Moi, je suis venu à pied.
- Augustin**      J'ai un bridge et trois couronnes, tout en or massif.
- Baruch**        Je fais très bien la cuisine et je penche à gauche.
- Augustin**      Et pour tout vous dire, j'ai une très belle paroi abdominale. Vous pouvez l'essayer. Allez-y. Frappez ! (*Éva restant totalement indifférente, il s'adresse à Baruch*) Eh bien allez-y, vous !
- Baruch**        Eh bien, j'y vais.
- Il frappe. Augustin tombe et se relève, toujours en souplesse. Ils restent face à face à se toiser du regard.*
- Augustin**      (*ricanant*) Mon nom est Augustin Delaforme.
- Baruch**        Baruch Rzadjinski.
- Augustin**      Je m'en doutais. R.Z.J. etc. S.K.I. Je suis patriote, moi, monsieur, et j'aime mon pays !
- Baruch**        Ah bon ! Moi aussi. Ça vous étonne ?

**Augustin** *(ne sachant plus quoi dire)* Je m'appelle Delaforme, moi, et je suis fier de pouvoir affirmer haut et fort : « Vive l'andouille de Vire ! »

**Baruch** Je ne m'appelle pas Delaforme, mais comme vous le savez R.Z.J. etc. S.K.I. et je vous répons sans aucune fierté mais avec objectivité : « Vive les tripes à la mode de Caen ! »

**Augustin** Ah ! Eh bien moi, monsieur, je vous dis : « Vive les rillettes du Mans ! »

**Baruch** Vive le jambon de Bayonne et le cassoulet toulousain !

**Augustin** Vive la crêpe bretonne et la saucisse de Strasbourg !

**Baruch** Vive la Champagne et vive le Bordelais !

**Augustin** Vive l'Alsace et la Lo... zère !

*Ils tombent dans les bras l'un de l'autre en riant aux éclats au moment où la porte en haut des marches s'ouvre seule, très lentement. Il en sort une lumière aveuglante. Immobilité générale. Le haut-parleur descend, crachouillis et voix du Supérieur.*

**Supérieur** « AUGUSTIN DELAFORME ! »

**Gréta** « AUGUSTIN DELAFORME ! »

**Augustin** Présent !

**Gréta** C'est à vous.

**Augustin** Ah ! C'est déjà à moi.

**Baruch** Cela va assez vite.

**Augustin**      Oui, très vite. C'est bête, juste au moment où on commençait à sympathiser vraiment.

*Il monte les marches lentement et entre dans l'encadrement de la porte, se tourne face public, arrange son costume, cherche quelque chose de définitif à dire.*

Vive la cuisine française !

*La porte se referme sur lui.  
Un temps. Immobilité générale.  
Puis on entend un bruit de chasse d'eau.  
Éva et Adrien, face à face, s'observent en silence.  
La porte s'ouvre à nouveau. Même lumière aveuglante.  
Clovis se précipite pour essayer de passer en fraude, mais sur le seuil de la porte, une force invisible le repousse et on entend la voix du Supérieur.*

**Supérieur**      « BARUCH RZJADJINSKI ! »

**Gréta**            « BARUCH RZJADJINSKI ! »

**Baruch**          Oui. (*il monte lentement, se retourne dans l'encadrement de la porte*)  
Comme un morceau de chanvre noueux,  
Comme un ressac de vagues sauvages,  
Comme une lave brûlante,  
Comme un vent sec et glacial,  
Je me sens noué, brûlé, noyé, je tremble, j'ai chaud, j'ai froid. (*dans un sourire*) J'ai peur.

*Il sort, la porte se referme.  
Bruit de chasse crescendo et decrescendo.  
Clovis essaye de se mêler au groupe en attente et on entend quelques protestations :  
« – Attention – Chacun son tour – Allons, allons, messieurs – Y'en aura pour tout le monde*

*– Ça va aller vite maintenant – Doucement  
connard ! »... etc.*

*Pendant cette petite séquence, Adrien a osé  
s'approcher d'Éva et ils se regardent, fascinés  
l'un par l'autre.*

Éva Ne vous effrayez pas, il paraît que c'est toujours comme ça.

Adrien Ah bon ?

Éva Oui, au début on se bouscule, on trouve le temps long.

Adrien Vous êtes déjà venue ?

Éva Non.

Adrien Alors, comment savez-vous ?

Éva Comme ça, par intuition.

Adrien Ah bon !

Éva Et puis, on s'habitue, on se calme et on attend son tour sagement.

Adrien Et on fait quoi, en attendant son tour sagement ?

Éva Rien. Si on se rate, on attend son tour tout simplement.

Adrien Si on se rate ?

Éva Oui, si on ne se rencontre pas.

Adrien Ah ! Et si on se rencontre ?

Éva On attend à deux. À deux, on peut jouer.  
Je m'appelle Éva.

- Adrien**            Moi, Adrien.  
                          Nous, on s'est rencontré ?
- Éva**                 Oui. Peut-être.
- Adrien**            On joue ?
- Éva**                 Si tu veux.
- Adrien**            Je veux.
- Éva**                 Approche-toi. (*il fait un pas*) Plus près. (*il fait encore un pas*) Regarde-moi. Tu me vois bien ?
- Adrien**            Je te vois bien.
- Éva**                 Comment ?
- Adrien**            Je te vois, jeune, brune, tendre et douce, et belle, et chaude...
- Éva**                 Comme tu y vas ! À moi.
- Adrien**            Approche-toi. (*elle vient lentement tout contre lui*) Tu me vois comment ?
- Éva**                 Je te vois jeune et brun, dru et piquant du dehors, mais tendre et juteux du dedans.

*Ils se regardent en silence, s'admirent, se caressent le visage, se frottent le bout de nez, se sourient gravement, puis s'embrassent, longuement, pendant toute la scène de Clovis qui s'est rassis dans son coin. Il sort un litron de sa poche, boit un coup, s'essuie la bouche de revers de sa manche, rebouche la bouteille. Ses mains tremblent un peu. Il est dans une profonde méditation.*

- Clovis**            Quelle patience ! Quelle patience ! À force d'attendre son tour, les nerfs s'usent. C'est long. C'est trop long. Avec

tous ces pauvres types qui hésitent. Tous ces fainéants de la braguette, tous ces lambins, ces traînardes qui n'en finissent pas de se reboutonner, tous ces timides qui n'en finissent pas de se déboutonner, tous ces maladroits du bout des doigts, sans compter les rêveurs, les prostrés, les prostatiques, les alanguis, les précis, les matheux, les champions de la balistique, les vicieux et les poètes, graveurs de graffitis et faiseurs de quatrains. (*il reboit un coup et reprend sa méditation, silencieux*)

**Adrien** J'aime ton goût de noisette.

**Éva** J'aime tes dents d'écureuil.

**Adrien** J'aime le bruit sourd et ténu de ton cœur.

**Éva** J'aime le son de ta voix.

**Adrien** Ta peau douce comme un vent chaud. J'aime le vent chaud.

**Éva** Tes yeux changeants comme l'océan, pailletés de varech d'or. J'aime l'océan.

**Adrien** Ton rire, comme un ruisseau.

**Éva** Ta main rugueuse comme le sable. (*ils s'embrassent*)  
Tu joues bien, très bien.

**Adrien** C'est si facile de jouer avec toi.

*La colonne sonore descend. Crachouillis.*

**Supérieur** Eh bien ! Aux suivants ! Allons Gréta ! Un peu de nerf !

**Gréta** Oui monsieur. Tout de suite, monsieur.  
Allons ! Dépêchons-nous ! Aux suivants ! (*compulsant ses fiches*) Monsieur Albert ! Monsieur Bernard !  
« BERNARD et ALBERT ! » (*in petto*) Métier de chien !

*Albert et Bernard se détachent du groupe l'un après l'autre. Clovis les regarde passer tout en se grattant distraitement. Ils vont se mettre à leur place en silence, tout en se grattant également. Au bout d'un certain temps de grattage, ils remarquent qu'ils ont les mêmes ennuis de démangeaisons. Ils sont émus. Ils se sourient. Ils vont se parler.*

- Bernard** Pussoupou ?
- Albert** Pardon ?
- Bernard** (*articulant*) Puce ou Pou ?
- Albert** Ah ! Urticaire. (*un temps*) Et vous, punaise, moustique ?
- Bernard** Non. Eczéma.
- Albert** Oh ! Excusez-moi.
- Bernard** (*fixant soudain Albert*) Oh ! la, la !  
Oh ! la, la, la, la !  
Oh ! la, la, la, la, la, la !
- Albert** (*de plus en plus inquiet*) Quoi donc ? ! ?
- Bernard** Oh ! Le joli comédon !
- Albert** Où ça ?
- Bernard** Là, ici, en plein milieu de votre appendice nasal.
- Albert** Vraiment ?
- Bernard** Vraiment, oui. Je vous assure qu'il est tout à fait remarquable.
- Albert** Ah ! Bon.

- Bernard** Permettez-moi de vous le presser.
- Albert** Pardon ?
- Bernard** Votre comédon ?
- Albert** Ah ! Oui.
- Bernard** Vous me permettez ?
- Albert** Si ça ne vous ennuie pas trop, je veux bien.
- Bernard** Oh ! Ça ne m'ennuie pas du tout. Bien au contraire. J'adore ça.
- Albert** Aïe ! Ouille ! Vous me faites mal !
- Bernard** Oh ! Excusez-moi, ce sont mes ongles, j'ai dérapé. Vous avez la peau assez grasse. Mais je l'aurai. (*Albert souffre stoïquement presque en silence*) Voilà, voilà ! Quelle merveille ! Il n'en finit pas ! Oh ! la, la ! Vous avez de la chance de m'avoir rencontré, je suis un spécialiste du comédon. Splendide ! Et voilà ! C'est terminé. Tenez, regardez. (*le présentant sur l'ongle de son pouce*) Plus d'un centimètre ! Bravo, compliments.
- Albert** Merci beaucoup. C'est vrai qu'il est bien beau. Vous permettez ? (*il a sorti une petite boîte de sa poche pour y ranger le ver*) Merci encore.
- Bernard** Je vous en prie, cela m'a fait très plaisir de pouvoir vous rendre ce petit service.
- Albert** (*rangeant délicatement la boîte dans sa poche*) Vous êtes pêcheur ?
- Bernard** Non, pas du tout.
- Albert** Ah ! Bon. Vous êtes déjà venu ici ?

- Bernard** Non, non, c'est la première fois. Je trouve ce cadre assez sympathique d'ailleurs.
- Albert** Oui, c'est simple comme architecture, mais c'est bien entretenu et ça ne sent pas trop le désinfectant.
- Bernard** Non, c'est juste. Dommage qu'il n'y ait pas de fenêtre, on y étouffe un peu, malgré tout. (*il retire son cache-col et cherche à se gratter le dos mais la démangeaison se trouve juste au point impossible à atteindre entre les omoplates lorsqu'on manque de souplesse*) Cher ami, vous permettez que je vous appelle ainsi ?
- Albert** Je vous en prie, appelez-moi Albert.
- Bernard** Cher monsieur Albert, j'ai en ce moment, au niveau de ma septième dorsale, une démangeaison extrêmement lancinante et ne voyant pas en ces lieux d'objet assez dur ni assez bien placé pour me servir de grattoir et ne pouvant atteindre cet endroit moi-même, auriez-vous l'amabilité de me prêter la main ?
- Albert** Mais certainement, très volontiers. (*il le gratte*)
- Bernard** Là, oui. Un peu plus haut. Oui. Un peu plus à gauche. Oui, un peu plus bas. Là ! Là ! Oui ! Oh ! Oui ! Oh ! Oui ! Oh ! Que c'est bon le bonheur ! Oh ! Merci, merci, merci ! Depuis que j'ai perdu ma maman, personne ne m'avait jamais aussi bien gratté que vous.
- Albert** (*tout en continuant à le gratter, il aperçoit sur la nuque de Bernard, un énorme bouton*) Oh ! Mais dites-moi, qu'est-ce que je vois, là, sur votre nuque ?
- Bernard** (*se détournant brusquement très gêné*) Ce n'est rien. Rien du tout !
- Albert** Comment rien ? Vous ne souffrez pas ? Mais vous avez là un énorme anthrax qui est tout à fait mûr et qui ne demande qu'à être opéré. Si vous le désirez, je peux